

espotisme les armes que le despotisme leur avait confiées pour sa défense — cette action n'est qu'héroïque : ..... Qu'avez-vous fait de plus ?

Le prisonnier. — J'ai reçu une blessure à l'épaulé gauche.

M. de Mérilhou. — Vous n'avez eu que ce que vous méritiez. Si vous étiez resté tranquille dans vos foyers, remplissant vos devoirs de citoyen ou de père de famille, vous n'auriez point été exposé aux coups des braves soutiens de l'ordre public, dont la valeur égale le dévoûment. Le chirurgien qui vous a soigné n'a-il pas encouru l'amende de 500 fr. faite par lui de déclarer votre nom et votre adresse ?

Le prisonnier. — Pardon, augustes vieillards ! C'est le 29 juillet 1830 que j'ai eu ma blessure, et même, d'après la loi votée par vous tous, marquis de Mérilhou, duc Baïthe et baron de Schonen, cette blessure m'a valu la croix et une pension à titre de récompense nationale.

M. de Mérilhou. — C'est différent. .... Il était beau, il était noble alors de se précipiter sous la bouche des canons et d'exposer sa vie pour le triomphe de la liberté. .... Mais enfin tout cela n'a rien de criminel, au contraire. — Qu'avez-vous fait dans les journées des 12 et 13 mai ?

Le prisonnier. — Absolument rien. J'arrivais le 12 au soir de Quimper-Corntin ; en descendant de diligence, je me suis trouvé pris au milieu des barricades, et je suis alors entré, pour m'y réfugier, chez un marchand de vin à qui ai demandé un canon. Tout à coup les agens de police m'ont arrêté, prétextant que je venais chercher des armes chez ce citoyen.

M. de Mérilhou. — Mais c'est impossible ! .... Vous vous appelez bien Elzéar Touchon ?

Le prisonnier. — Du tout ! Mon nom est Jérôme Dubois.

M. de Mérilhou. — Ah ! je comprends. Il y a eu confusion à cause de la ressemblance des noms. (Il feuillette une foule de dossiers.) Voici le dossier de Jérôme Dubois, et j'y vois qu'en effet aucune charge ne s'élevé contre vous. Vous vous relaxons. .... Gardes, laissez sortir ce héros de juillet et faites entrer un de ces brigands de mai.

## L'IVROGNE ET LE PASSANT.

(FABLE.)

Un ivrogne chancelle et tombe en son chemin ;

Aussitôt un passant, le prenant par la main,

Péniblement sur ses pieds le redresse.

Mais, efforts superflus ! l'ivrogne, de nouveau,

Perd l'équilibre et tombe au milieu du ruisseau.

Vingt fois on le relève, il retombe sans cesse.

Enfin l'autre lui dit : " Mon ami, je vous laisse,

" Car j'userais mes bras et ma peine pour rien.

" Je m'intéresse à vous, et votre état m'afflige ;

" Mais je ne sais qu'y faire ; adieu, portez-vous bien "

On voit des gouvernans, toujours pris de vertige,

Aller de chute en chute et d'erreur en erreur.

En vain, touché de leur malheur,

Vous ne leur épargnez ni conseil ni reproche :

Qu'on les relève à droite, ils retombent à gauche